

XXXI

Je ne puis me dispenser de faire mention de la collection des portraits de belles Génoises qu'on montre dans le palais Durazzo. Rien ne peut jeter notre âme dans une disposition plus triste qu'une telle représentation de belles femmes qui sont mortes depuis plusieurs siècles. Nous sommes glacés par cette pensée mélancolique que des originaux de ces peintures, de toutes ces belles qui étaient si aimables, si coquettes, si spirituelles, si piquantes, si capricieuses, de toutes ces têtes de mai avec leurs giboulées d'avril, de tout ce printemps de femmes, il n'est rien resté que ces ombres bariolées qu'un peintre, depuis longtemps moisi comme elles, a coloriées sur un petit carré de mauvaise toile qui se fane et tombe aussi en poussière avec le temps. C'est ainsi que disparaît, sans laisser de traces, toute vie, la beauté comme la laideur; et la mort, sèche pédante, épargne la rose aussi peu que le chardon; elle n'oublie même pas la clochette solitaire dans le désert le plus éloigné, et détruit radicalement et sans cesse. Partout nous voyons comme elle broie en poussière les plantes

et les animaux, les hommes et leurs œuvres. Ces pyramides égyptiennes, qui semblent braver sa rage de destruction, ne sont elles-mêmes que les trophées de sa puissance, des monuments d'anéantissement, d'antiques tombeaux de rois.

Mais une pensée pire encore que celle d'un dépérissement continu, d'un affreux gouffre de mort toujours béant, c'est que nous ne périssions même pas en qualité d'originaux, mais seulement comme copies d'hommes disparus depuis longtemps, qui nous ressemblaient en corps et en esprit, et qu'il naîtra après nous des hommes qui auront encore le même air, les mêmes sentiments et les mêmes pensées que nous, et que la mort anéantira aussi;... désolant et éternel jeu de redites pour lequel la terre féconde est obligée de produire sans cesse, et plus que la mort ne peut détruire, de sorte que, dans la presse d'un tel travail, elle ne peut guère s'occuper que de la conservation des espèces plutôt que de l'originalité des individus.

Plus que jamais je me sentis pénétrer par le frisson mystérieux de cette pensée, quand je vis dans le palais Durazzo les portraits des belles Génoises, et, dans le nombre, un tableau qui produisit dans mon âme une tendre tempête, dont mes paupières tremblent encore quand j'y pense... C'était le portrait de Maria la morte.

Le gardien de la galerie croyait, à la vérité, que ce portrait représentait une duchesse de Gênes, et il ajouta d'un ton de cicerone: — Il a été peint par Giorgio Bar-

barelli da Castel-Franco, dans le Trévisan, dit le Giorgion; c'était un des plus grands maîtres de l'école vénitienne; il naquit en 1477 et mourut en 1511.

— C'est bien, signor custode; le tableau est fort ressemblant: il est vrai qu'il a été peint quelques siècles d'avance, mais ce n'est pas un défaut. Le dessin est correct, la couleur excellente, les draperies du sein parfaites. Ayez seulement la bonté de décrocher un instant cette peinture; je ne veux que souffler la poussière de dessus les lèvres, et chasser cette araignée établie dans le coin du cadre... Maria a toujours eu une grande peur des araignées.

— Son Excellence paraît connaisseur!

— Pas que je sache, signor custode. J'ai le talent d'être fort ému à la vue de certains tableaux, et alors il me vient un peu d'humidité dans les yeux. Mais, que vois-je! de qui est le portrait de l'homme en manteau noir qui est suspendu là-bas?

— Il est également du Giorgion; c'est un chef-d'œuvre.

— Ayez, je vous prie, signor, la bonté de le décrocher aussi, et de le mettre un instant à côté de la glace, afin que je puisse comparer et reconnaître si je ressemble au tableau.

— Son Excellence n'est pas aussi pâle. Ce portrait est un chef-d'œuvre du Giorgion. Ce peintre était rival du Titien; il naquit en 1477 et mourut en 1511.

Cher lecteur, je préfère de beaucoup le Giorgion au

Titien, et je lui sais un gré particulier d'avoir peint Maria pour moi. Tu reconnaitras sans doute aussi bien que moi que c'est en effet pour moi que le Giorgion a fait ce tableau, et non pour je ne sais quel vieux Génois. Il est vraiment d'une ressemblance admirable, ressemblant jusqu'au silence de la mort. Il n'y manque même pas l'expression de la douleur dans les yeux, de cette douleur d'une souffrance plutôt rêvée qu'éprouvée, et qui était fort difficile à rendre. Tout le portrait est comme soupiré sur la toile. L'homme au manteau noir est bien peint aussi, et les lèvres malicieusement sentimentales sont bien saisies, parlantes, comme si elles allaient raconter une histoire... C'est l'histoire du chevalier qui voulut ressusciter par un baiser sa bien-aimée, et quand le flambeau s'éteignit...

